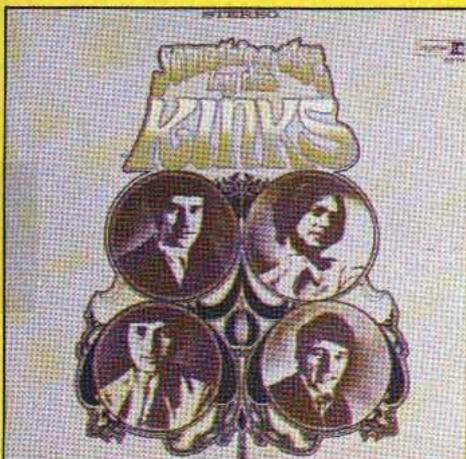


Les diamants sont éternels

L'ANNÉE LUMIÈRE



KINKS : « SOMETHING ELSE »

Quelque chose d'autre. Le ton est ainsi donné. Au départ, les Kinks étaient un orchestre r'n'b parmi d'autres, déjà pas comme les autres. Ray Davies avait cette voix, hem, particulière (un peu constipée, nasale, traînante, entre distinguée et barge), le petit frère cette sauvagerie juvénile et l'ensemble cette folie précieuse de dandies victoriens exacerbant les frustrations dans le vent. A partir de 66 (« A Well-Respected Man »), Ray se met à peaufiner des chroniques gentilles-acerbes (c'est pour éviter douces-amères) du petit monde qu'il observe, pensif et narquois. « Something Else », titre à l'appui, va plus loin que « Face To Face » (premier album en tant que tel des Kinks) : dans la finesse des portraits (« Two Sisters », « David Watts ») et dans la fantastique variété des ingrédients musicaux. Singleton illuminé, plus méritant que les Beatles (qui étaient deux), Ray Davies — qui boude le Swingin' London — se retourne sans vergogne vers les kiosques à musique, le music-hall baroque, le folk irlandais (« Harry Rag » est un emprunt éhonté), le crooner en ballade ou la samba (« No Return »). Après la tempête de « Live At Kelvin Hall » (célébration bruyante du Kinks première mouture), c'est le calme, la sophistication des pastels : clavecin (Nicky Hopkins), guitares acoustiques, tempos légers. L'album se clôt sur — merveille des merveilles — « Waterloo Sunset », par un Ray à son zénith (la même année sortent « Days », « Mr Pleasant », « Autumn Almanac », pendant que Dave se lance en solo). Coucher de soleil sur sortie de métro, ça peut paraître trompeusement dans l'époque. En fait, dès « Something Else », les Kinks cultivent un anachronisme en porté-à-faux avec la trépidation des hit-parades, et qui va se confirmer dans les albums suivants. Quinze ans après, c'est toujours « autre chose ».

Janvier 1983. 1982 vient juste de s'achever et on ne cesse de s'inquiéter sur l'état du R... Certains Nostradamus auraient annoncé son décès imminent. Coincé au beau milieu d'un fourmillement totalement flou, on a l'angoisse du vide. Des pièces à conviction : nos lecteurs s'interrogent. Le jeune F. croit déceler cette conclusion tragique du bilan 82 dressé il y a deux mois : il ne s'est rien passé. Un autre, J.-P.C. d'Ibiza (Corrèze), s'interroge : « Qu'est-ce qui va rester quand le R... aura cessé d'exister ? » Et s'il fallait songer sérieusement à rebaptiser cette revue « Folk » ? Et si le R... était vraiment mort ?

Faisons donc cette hypothèse de pure fantaisie : le R... est mort (« là, mon cher, vous êtes en pleine science-fiction ! »). Les critiques r... n'ont plus alors aucune raison d'être. Avant de les expédier au vide-ordures ou chez « Historia », on leur accorde une faveur, telle une cigarette de luxe au condamné : repasser par sa discographie l'année de son choix, et rendre compte dans un bouquet final de sa sélection millésimée.

Pourquoi 1967 ? Quand l'idée a germé neuf mois plus tôt, ça faisait quinze ans. Toujours agréable, les comptes ronds. 1967 à cause des témoignages accablants de mon docteur, de mon facteur... 1967 parce que cuvée royale, encore aujourd'hui. Et pas par... Nostalgie (voir Larousse pour la définition) : vu l'âge que j'avais, on ne risque rien de ce côté ; no souvenirs attached. Snobisme ou Revivalisme : qu'on réédite et qu'on s'inspire, tant mieux. Le reste, rien à foutre.

Eltisme : par logique plus que par nécessité, j'ai tapé dans l'ultra-classique et le (relativement) disponible. Les pochettes d'origine sont facultatives mais recommandées.

Pas non plus de pseudo-sociologie historique : les fameux « contextes » tirés du « Quid » (« De Gaulle fait entrer le Québec libre dans le Marché Commun par une greffe du cœur... » « La Chinoise de Godard remporte le Tour de France »...). Reportez-vous à l'édition 67.

Quatorze disques qui montrent 1967...

Année-tournant : avènement de l'album 33 t stéréo. Le rock se fait pop et flirtouille avec l'art (argh). Les groupes dominent le débat *. Année psychédélique : l'emploi accru d'hallucinogènes entraîne un élan imaginaire resté unique dans les annales. Plus durs seront les retombées...

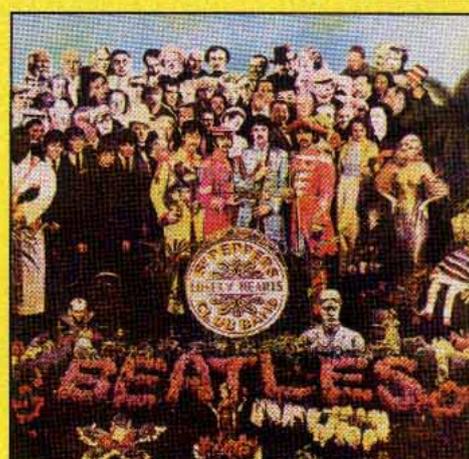
Été de l'Amour : les jeunes gens réapprennent à copuler à même le sol. Ils se mettent des fleurs partout, lisent des contes de fée et des slogans politiques. Les hippies sont souvent encore appelés beatniks. No comment.

Année d'Équilibre : l'échange bilatéral EU-GB est à son optimum. L'universalisme bidon n'est pas loin. Après 67, tout va basculer. Vers la démesure, le n'importe quoi et les dégâts. Avant, c'est mieux dans l'esprit mais un peu léger. 67, c'est la pop-music délestée du rigorisme rock'n'roll, au sommet de son... art.

Ceci est une sélection, alors il y a plein d'oublis, plus ou moins de bon gré : black-out total sur la production soul (Tamla un peu essoufflé et de toute façon bien supérieur en simple ; Stax stationnaire avec Otis Redding, le premier martyr de Monterey, Aretha Franklin, Wilson « The Wicked » Pickett...). Pas de Tim Buckley (trop hors du temps), pas de Zappa (et ses trois albums annuels), pas de Dylan, en congé de maladie à la cave (suite à une chute de Solex), pas de « Disreali Gears » (pas de « Disraeli Gears » ? !). L'équipe r'n'b british est en carafe ou en rupture (Pretty Things malgré « Emotions », Them, Yardbirds, Animals). Le Garage psychédélique US mériterait tout un article. Etc...

Voici quand même quelques 45 t d'époque en bonus et juste pour l'ambiance : « Happy Together » (Turtles), « The Letter » (Box Tops), « Groovin' » (Young Rascals), « Flowers In The Rain » (Move), « Shadows And Reflections » (Action), « Friday On My Mind » (Easybeats). And now, ladies and gentlemen...

* Ils possèdent un « son » plutôt que des instruments.



BEATLES : « SGT PEPPER'S LONELY HEARTS CLUB BAND »

La logique eût voulu qu'on les place en premier. Tant pis pour la logique. Pas la peine de trop claironner sur ce terrain-là. C'est du gâteau. Les Beatles, pff ! Ils trônaient comme des pachas au sommet d'une cour fanatisée (les gens, jusqu'à Harold Wilson et Mary Quant) ou avide (les groupes), avec leurs mines de farceurs parvenus. Tout le monde les admirait, tout le monde les copiait. Ils étaient beaux (?), riches (ça, oui) et intelligents. Au moins très habiles. Un beau jour, de la caboche un peu acidifiée de Paul McCartney jaillit ce concept tumultueux et coloré qui prit le nom de « Sergeant Pepper's Lonely Hearts Club Band » (sous l'influence avouée des noms à rallonge des groupes californiens). Cet album, plus pièce montée que complète réussite, c'est surtout son boulot. John, de son nuage, lui largue « Lucy In The Sky » et quelques autres trouvailles, comme l'affiche de cirque de « Mr Kite ». Tout ça passait comme dans un rêve. Sauf que l'orchestration fut travaillée d'arrache-pied, que la pochette coûta un fric fou et que les Beatles avaient sans doute conscience pour la première fois d'accoucher d'un chef-d'œuvre : c'est peut-être pour ça que l'objet est moins attachant que « Revolver » ou « Rubber Soul ». Ça et le trop grand contrôle de Macca, pourtant à son meilleur (« Fixing A Hole »). Quand Lennon se déchaine pour un collage-collusion avec son alter-ego, ça donne le formidable « A Day In The Life », un opéra pop qui vaut presque « Good Vibrations ». Après le fracas historique des violons et cuivres, ça ne sera plus tout à fait comme avant... Au fait, les Beatles de 67, ce ne serait pas plutôt ce génial simple, « Penny Lane »/« Strawberry Fields Forever » ? Non ?



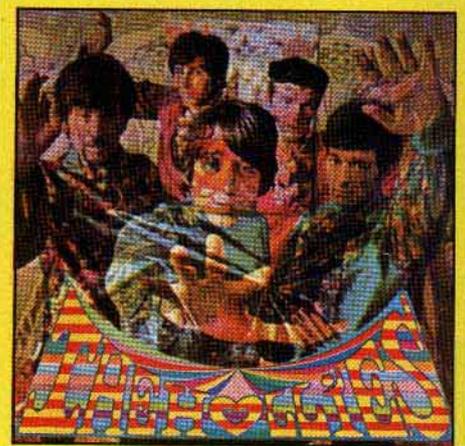
ROLLING STONES :
« BETWEEN THE BUTTONS »

Au dos de la pochette, des dessins signés de la plume gracile du batteur Charlie Watts. Les Rolling Stones ne sont plus tellement ces voyous qui scandalisaient en jouant une approximation de musique nègre avec une agressivité quasi sexuelle. Au recto, ils se drapent frileusement dans le brouillard ambiant (métaphore self-service). On dit que « Between The Buttons » est l'album de Brian Jones, multi-instrumentiste et homme-à-idées-partant-dans-tous-les-sens (les deux autres larrons ramassant et mettant en forme). On sait que c'est un disque renié par Mick Jagger. Décidément, ce garçon n'a pas très bon goût. Bien peu stonien, et certainement pas leur « meilleur », c'est en tout cas mon préféré. Comme chez les Kinks, clavecin joli, cuivres baroques et compositions alambiquées sont à l'honneur. L'accordéon de « Back Street Girl », le tuba de « Something Happened To Me Yesterday », mais aussi la guitare fuzz de « Please Go Home », les riffs bancals de « Connection » ou « Miss Amanda Jones »... forment un bric-à-brac du meilleur effet parsemé de percussions, d'accents dylaniens, et tout à fait anglais, ce qui est quand même un comble pour un groupe qui avait fait des miracles avec de la soul-rock repapée (« Out Of Our Heads »). Tragédie pour les fans puristes, les Rolling Stones vont ensuite s'enliser dans une apathie lysergique chapeauté par Merlin l'Enchanteur plutôt que par Satan. Les vrais fans ont eu comme moi le privilège de goûter à deux nectars signés et chantés par Brian Jones (« Loving, Sacred Loving » et « Shades Of Orange », avec les Beatles au chœur), qui en font un jumeau blond de Syd Barrett. Mais au fait, les Stones de 67, ça n'était pas plutôt ce génial simple (inclus dans la version anglaise), « Ruby Tuesday »/« Let's Spend The Night Together », une face slow, une face rock ? Là, non, je ne crois pas.



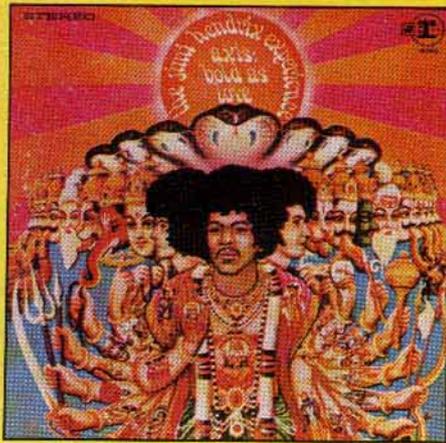
WHO :
« SELL OUT »

A l'origine, ce machin incongru devait se présenter comme un manifeste de pop' art, un artefact d'ultime provocation (« les Who se vendent »), conçu, réalisé et embrouillé par le cerveau pétaradant de Pete Townshend. Il en reste un disque drôle et regorgeant d'invention, auprès duquel tous les « Who's Next » et « Tommy » du monde font assez piètre figure (tollé général !). En ce temps-là, Frère Pete au big nose fonctionnait à cent à l'heure, et pas seulement sous l'effet des amphétamines, conjugant distance et frénésie avec un bonheur inégalé. Pris de court par les tournées, le triomphe en jabouts à Monterey, tous ces trucs, il n'a pu achever le projet. Les tranches de pub, les jingles radio sont quand même là, et bien sûr les chansons. Quand ce n'est pas vraiment du bijou authentique, c'est un toc si agréablement tourné qu'il séduit pareillement : voir la deuxième face avec « Silas Stingy », un conte pour enfants (Noël !), ou la relaxation guitareuse de « Sunrise ». Et quand c'est vraiment du bijou authentique, c'est de l'or en barre : « Tattoo » (les Who sont des fans de base des Beach Boys), « Armenia City In The Sky » (éthéré, naturellement), « Mary-Ann With The Shaky Hands » (élégance hispano). Quant au tonitruant « I Can See For Miles » (la basse d'Entwistle vrombit, le kit de Keith Moon explose, Townshend mouline à tour de bras, le petit Daltrey bat des ailes et décolle...), c'est tout simplement la pierre de touche du rock psychédélique made in UK (si Jeff Beck m'entendait !). Tonitruants, les Who l'ont encore été, souvent. Drôles et inventifs, hum...



HOLLIES : « EVOLUTION »
BEE GEES : « FIRST »

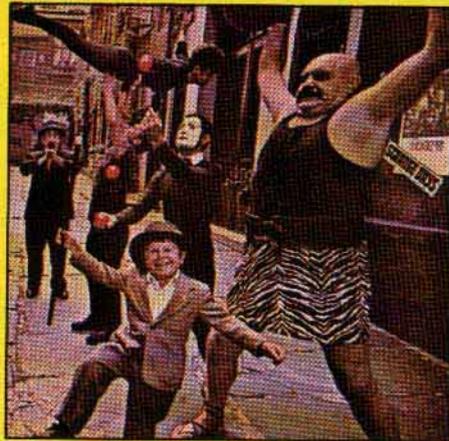
Dans la série : ce que les Beatles n'ont pas eu le loisir, la volonté ou simplement l'idée de faire, d'autres l'ont fait à leur place, et tellement bien qu'il est permis encore aujourd'hui d'en rester ébahi. Les Hollies, c'était le beat-group sympathique, au début plus fort en versions qu'en thèmes mais surdoué en vocalises, qui s'est rapidement mué en machine à hits d'une singulière (et régulière) efficacité. « Evolution » — ce titre ! tout un programme daté ! — les saisit à l'heure des fringues chamarrées, du five o'clock tea sur tapis persans et des « nouvelles directions » à donner à leurs sucres pop. Le résultat : leur meilleur album, un cran au-dessus du « Stop! Stop! Stop! » sorti la même année aux USA. La surenchère naturelle à « Revolver », c'est-à-dire à somptueuses harmonies à trois voix (Allan Clarke, Tony Hicks et Graham Nash sur les traces des Everly Brothers), arrangements « riches » confiés à Mike Vickers, perfection maniaque des mélodies. D'où des sommets souvent ignorés de la pop-song à l'anglaise : « Rain On The Window », « Stop Right There », « When Your Light's Turned On ». On y parle d'émotions discrètes, de jeux interdits et d'« expériences » encore innocentes... Pas très révolutionnaire, tout ça. Les Bee Gees peuvent paraître encore plus réac : retour d'exil australien, ils se ramènent la bouche en cœur avec ni plus ni moins que de la variété-luxe, à peine heurtée par instants. Ce premier album fixe bien les idées sur ce que peut être de la guimauve bouleversante, servie par des voix incroyables (Robin Gibb, dix-sept ans à la sortie du disque), et qui culminera un peu plus tard avec des choses comme « First Of May » ou « I Started A Joke ». Si ça ne vous bouleverse pas, c'est dommage. J'aurais pu encore ajouter à ce package le fabuleux testament des Zombies, « Odyssey And Oracle » (à réévaluer). Et « Ogden's Nut Gone Flake » des Small Faces n'est pas mal non plus. Mais là, on glisse de rayon...



JIMI HENDRIX :

« AXIS : BOLD AS LOVE »

« Jimi played guitaar... well, you know that. Ce type-là jouait de la guitare, mec. Les solos/soli enfiévrés de sa guitare/femme/sexé étaient tellement brûlants qu'à chacun de ses concerts on disposait une batterie/rangée d'extincteurs devant la scène. « Est-ce que ma guitare est un fusil ? » se demandait l'enfant/vaudou/nègre/indien en mimant les horreurs du Viêt-nam. Dieu (Eric) avait beau lui emprunter ses perruques, il était le seul à dialoguer avec les étoiles... » Bon, on arrête le massacre. Ce Jimi-là reçoit tous les jours à la rédaction vos poèmes par dizaines. Etant mort depuis douze ans, il ne peut répondre à tous. Il reste quelques disques qui rétablissent Hendrix dans sa meilleure dimension : les trois premiers. Comme « Electric Ladyland » est délayé et de toute façon hors-sujet, comme il faut d'abord passer par « Are You Experienced ? » pour subir le baptême du feu (sorry), il est ici question du second et resplendissant « Axis : Bold As Love ». Pochette Rama-Krishna totalement psych-out et notre héros lippu et crépé, qui ne songe pas encore à fonder le jazz-rock, au summum de son rayonnement. Triomphal à Monterey (le film du festival vaut le coup rien que pour lui — et les Who), Hendrix conquiert l'Amérique après s'être frotté à la crème anglaise (ouaf). En passant, il met bas son véritable sommet : douze chansons encore brutes animées d'un phénoménal lyrisme auquel il suffit parfois de quelques notes pour s'épancher (eh oui, c'est ça aussi, le lyrisme) : d'une concision exemplaire. Et il chante bien, presque aussi bien que sa fameuse guitare. « Little Wing » (que Clapton débridera avec les Dominoes) est à couper le souffle. Le reste se passe de commentaire. Si vous ne l'avez pas, vous méritez aussi d'être mort.



DOORS :

« STRANGE DAYS »

Là encore, on a le choix. Début 67, était sorti le premier album. Grosse peinture, déjà : les Doors éternels du premier coup. Alors, bien sûr, l'année d'avant il y avait eu le premier et unique Music Machine, un monument méprisé par l'histoire. Il y avait aussi les Seeds et Love (qui frappent très fort en 67 avec « Da Capo » et le plus subtil « Forever Changes », une splendeur). Très beau, tout ça. Mais les Doors avaient ce qu'il faut en plus : la compétence du guitariste (Krieger) ; le son d'orgue (Manzarek au Farfisa) ; la dynamique du groupe (soudeée par Densmore). Et surtout le charisme du chanteur, qui crevait le plafond. Jim Morrison n'était pas seulement un étudiant en cinéma intelligent et en (bonne) voix : il ré-inventerait le rocker comme symbole sexuel. Il trouverait dans la pop-music un médium plus direct. Un ou deux hits et c'était parti, la machine mise en branle. La suite fut beaucoup moins contrôlée (Jim Morrison serait un martyr magnifique, un poète maudit immolé, blablabla...). « Strange Days » est l'album le plus fini mais aussi le plus fragile, le plus kaléidoscopique mais aussi le plus cohérent. Les idées musicales ont mûri, plus que lyrisme post-beat néo-Blake. Le son s'est affiné, plus que la voix qui n'en a guère besoin ; on retrouve la tentation du crooner (Morrison, un Sinatra psychédélique ?) et les Doors excellent dans ces morceaux lents, vision claire et décor tortueux : « I Can't See Your Face In My Mind », « You're Lost, Little Girl ». Morrison s'entête encore à prêcher la fin, comme s'il entrevoyait l'issue des tempêtes qu'il secoue. Quatre ans plus tard, quand la musique fut finie (pour de bon), on se mit à célébrer un mythe. Les gens sont étranges...

LP-3756 STEREO

SURREALISTIC PILLOW



JEFFERSON AIRPLANE :

« SURREALISTIC PILLOW »

« Oreiller Surréaliste ». Ils n'en loupaient pas une. « Jefferson Airplane », c'était pas piqué des hannetons. La même année vinrent « Grateful Dead » (un premier album), « Country Joe and the Fish » (un album très correct dont j'ai oublié le titre), « Big Brother and the Holding Company » (avant Little Mama Joplin et ses frissons bon marché), « Quicksilver Messenger Service », et je vous passe les plus gratinés. De l'éruption florale qui ébranla Haight-Ashbury, les autres collines et tout le secteur environnant plus sûr qu'une secousse sismique, je n'ai retenu que l'escouade d'aviateurs folingues et leur second vol ; parce que le moins raccorni du lot. « Surrealistic Pillow » est le vrai décollage, paradoxalement favorisé par l'installation dans la cabine de pilotage d'une forte femme, Grace Slick (à l'époque plus bandante que Siouxsie). Dans sa musette, « Somebody To Love », un hit (ravageur) et « White Rabbit », un autre hit (carrollien). En état de grâce, Marty Balin (« Today »), Jorma Kaukonen (« She Has Funny Cars ») et aussi Paul Kantner (amou-raché) traduisent leur enthousiasme par des efforts plus que louables. Si la pochette est un brin folkeuse, l'intérieur n'est plus tout à fait folk-rock. On sent venir les em-bardées voltigeuses de « After Bathing At Baxter's ». Plus tard, les vaillants as du ciel californien vont s'embarlificoter dans divers loopings et se porter volontaires pour « la révolution en chantant ». Figurez-vous qu'en 67, ces jeunes-là n'avaient même pas de manager qui leur interdise de faire de la politique.



BEACH BOYS :
« SMILEY SMILE »

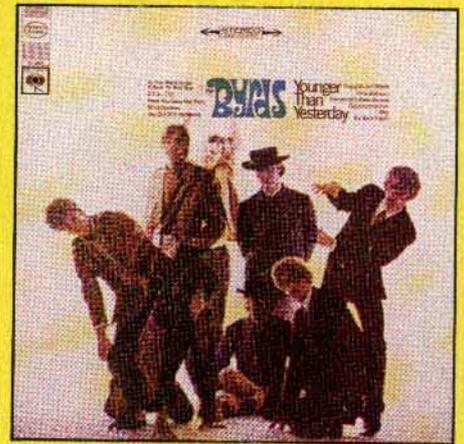
Brian Wilson pourrait bien être le seul génie authentique de la pop-music. Ou plutôt : Brian Wilson, déjà intronisé Chuck Berry du surf, pourrait bien être une sorte de Beethoven (Roll Over de son prénom) des temps modernes. Une chose est sûre, il l'a dit : « Je n'étais pas fait pour cette époque. » Frappé de mélancolie, d'obésité, d'agoraphobie et de paranoïa (enfonçons le clou pour ceux qui l'imaginaient en jovial surfer à chemisette rayée), Brian Wilson est aussi atrocement complexé par la concurrence, au point de se sous-estimer à l'extrême. C'est ainsi qu'à la sortie de « Sgt Pepper's », il n'eut qu'un souci : faire mieux ; prouesse qu'il avait déjà réalisée avec « Pet Sounds » ! Germa alors dans son cerveau, atteint de surcroît par les drogues, un projet mirifique baptisé « Smile ». Projet finalement sabordé (il subsiste paraît-il des bandes) et dont trois extraits resurgirent sur « Surf's Up » (71). A la place naît « Smiley Smile », mi-symphonie champêtre, mi-délire polyphonique. Proprement défoncés, les Garçons enregistraient ces plages en position horizontale, juste avant de découvrir la méditation transcendante. Par bonheur, la patte de Brian est là, qui fabrique encore des merveilles insensées, capables de cartonner en simple : « Heroes And Villains » et bien sûr « Good Vibrations », une statue à prise rapide élevée par la pop-music à elle-même. Heureuse coïncidence, c'est aussi le morceau le plus connu des Beach Boys. Après ça, Brian Wilson pouvait même devenir sourd...

Buffalo Springfield Again



BUFFALO SPRINGFIELD :
« AGAIN »

Scénario déjà vu ailleurs : premier album en 67, le deuxième la même année, que l'on retient de préférence parce que... (liste de bonnes raisons). Ceci dit, imaginez un peu : Stephen Stills et Neil Young dans le même groupe pendant deux ans ! Vous me rétorquez que depuis il y a eu C, S, N & Y (mais ça n'était pas un groupe) et que plus tard ils ont même fait un disque ensemble (ça n'a rien à voir). Là, encore jeunes et déjà ombrageux (Neil), colériques (Steve), mais pas stars, ils cohabitaient tant bien que mal, le premier — leader en costar et Stetson — frustrant les envies du second — outsider en veste à franges. « L'Indien » obtient quand même ici le droit de chanter « Mr Soul » (tribut aux Stones), « Expecting To Fly » (délicieusement nitzschéen) et « Broken Arrow » (curieuse pièce en trois mouvements). Trois sommets du disque, et ce n'est pas tout : Stills se déchaîne sur « Hung Upside Down » et s'apaise sur « Everyday », Ritchie Furay chante un poignant « Sad Memory » (guitare de Young enregistrée « across town »), et tout le monde en chœur entonne un « Rock'n'Roll Woman » parfait. Illustration joliment kitsch et crédits de pochette seulement outrepassés en nombre par le Chocolate Watch Band. Quand on y repense : Neil Young, Steve Stills, Ritchie Furay et Jim Messina, tout ça dans le même wagon ! Aujourd'hui, on appellerait ça un super-groupe dinosaure. A l'heure qu'il était, c'était simplement le groupe chouchou de Los Angeles, juste à temps derrière les Byrds.



BYRDS :
« YOUNGER THAN YESTERDAY »

De l'influence bénéfique, voire magique, des conflits d'ego. Avec « 5th Dimension », c'était Gene Clark — l'oiseau qui ne voulait pas voler — qui s'en allait, poussant McGuinn à en faire plus. Ce coup-ci, c'est Crosby qui menace, d'où rapports de force en suspens, émulation des trois mousquetaires qui en plus jouent mieux tout en conservant leur morgue tranquille et leur son archétypal (guitares saillantes, harmonies suaves). D'où à mon sens le plus bel album des Byrds, alchimie équitable entre un Hillman qui s'enhardit (essai country), un Crosby qui signe des adieux courtois (ballade médiévale) et un McGuinn qui laisse aller sa verve cynique (le fameux « So You Want To Be A Rock'n'Roll Star ») et son goût du bricolage électronique (« CTA 102 »). Après quoi Jim devient Roger, puis écoulé en même temps que Ray Davies, et se lance dans un rodéo de l'espace, via « Easy Rider » (œs hippies drogués font une virée en moto) et Jésus (all-right). On n'en est pas encore là. A titre d'influence — majeure sur des tonnes de combos américains des 65, et souvent négligée — de leadership, les Byrds ont culminé avec « 5th Dimension », un morceau comme « I See You » faisant figure de pierre de touche du rock psychédélique US (si Ravi Shankar entendait ça !). Il n'empêche que « Younger Than Yesterday » est encore mieux, plus plein, jalonné de bijoux inoubliables : « Have You Seen Her Face », « Renaissance Fair », « Why ». Il laisse Turtles et Leaves en plan, et dame le pion aux cousins new-yorkais paresseux de Lovin' Spoonful. Symboliquement, le clou du spectacle est (encore !) une reprise de Bob Dylan, et c'est le must du genre : une version abrégée et flamboyante de « My Back Pages », traversée par un chœur de Ricknbacker littéralement à fondre ; et qui vous en dira plus long que la lecture de ce panorama ludique...

« Oh, mais j'étais bien plus vieux alors, je suis plus jeune que ça maintenant. » (« My Back Pages »). — FRANÇOIS GORIN.